

darins qui étaient à bord, pour leur représenter que les deux bâtimens avaient besoin d'eau fraîche, et que nous serions obligés d'envoyer nos canots à terre avec des barriques; un instant après, un certain nombre de pirogues arrivèrent le long du bord, avec de grands barils pleins d'eau. On prévenait ainsi nos désirs, mais en même temps on nous ôtait tout prétexte d'aller à terre.

« Un homme âgé, qui paraissait appartenir à une classe supérieure, quoiqu'il ne fût pas un mandarin, vint à bord le 27, avec son secrétaire. Il nous demanda la permission de parcourir la frégate; son secrétaire prenait note de tout ce qui attirait son attention. Ils restèrent près de six heures sur le pont à faire et à rédiger leurs observations. Les matelots, charmés de l'air respectable de ce vieillard, s'empressaient de l'aider dans ses recherches. Il entra ensuite dans la chambre, passa longtemps à examiner les livres et les meubles, et augmenta le vocabulaire de M. Clifford de plusieurs mots nouveaux, et en corrigea d'autres qui n'étaient pas écrits correctement. Il ne consentit à accepter en présent que des échantillons de cordes, de toiles à voile et de drap. Il revint le lendemain à bord de *la Lyre*, et ne termina son examen que le surlendemain.

« Le 28, au lever du soleil, nous partîmes pour aller à l'île du banc de corail, qui était à peu près

à six milles de notre mouillage. Nous ne savions comment aborder avec notre grand canot, parce que la marée était basse. Heureusement il y avait une pirogue à l'ancre; nous nous en servîmes pour débarquer. Nous aperçûmes près d'une cabane une douzaine de naturels, qui, malgré nos signes d'amitié, s'enfuirent à notre approche. Cependant, quelque temps après, un vieillard et un jeune homme revinrent, et se prosternèrent devant nous, en donnant des marques évidentes de crainte. Le vieillard ne fut rassuré que lorsque nous lui eûmes fait boire un verre de rum. On lui donna des boutons, du pain et de la viande, qu'il reçut des deux mains, puis les fit toucher à sa tête, puis il se retira en nous saluant profondément.

« En finissant de déjeuner, nous vîmes près de notre tente une douzaine d'insulaires, ressemblant en tout aux habitans de Napa-kiang, excepté qu'ils n'étaient pas si bien vêtus, et qu'ils avaient les cheveux flottans. Bientôt nous nous séparâmes en différentes bandes, les uns pour chasser, les autres pour faire des observations. Il était presque nuit lorsque nous revînmes à bord.

« Le 29 fut pour nous un jour remarquable; ce fut le premier où l'on nous permit d'aller à terre. A une heure plusieurs mandarins vinrent nous prendre et nous accompagnèrent au rivage. Nous

y avons débarqué au milieu d'une foule immense ; on nous avait prévenus que nous ne pourrions , ni aller dans la ville , ni pénétrer dans l'intérieur de l'île. Oukouma et les autres nous donnaient le bras par politesse. La chaleur de l'air et la profondeur du sable , dans lequel nous marchions , nous rendirent bientôt cette attention incommode ; nous les avons priés de s'en dispenser , ils n'y ont consenti qu'avec peine. Au bout d'un quart d'heure , fatigués de cette promenade , nous avons témoigné aux mandarins notre surprise de cette réception , ajoutant qu'il était fort désagréable de rester ainsi au soleil. Alors ils nous conduisirent dans une grotte formée par des rochers ; une natte y fut étendue , et nous fûmes engagés à prendre du thé à l'ombre , puisque nous n'aimions pas à être au soleil. Leur ayant représenté que notre but en venant à terre , avait été , non pas de prendre du thé , mais de nous promener près des arbres pour notre santé , ils déployèrent toute leur éloquence pour nous persuader que nous ne pouvions être nulle part plus agréablement ; enfin M. Maxwell témoigna le désir d'aller au sommet de quelques collines que l'on voyait à une certaine distance , mais il leur dit que ne voulant pas faire un pas sans leur permission , il retournerait à l'instant à son bord , s'ils persistaient à le confiner sur la grève.

Cette nouvelle demande donna lieu à une longue consultation entre les mandarins , ils s'adressèrent fréquemment à des hommes âgés dont l'opinion paraissait avoir un grand poids pour eux. Ils finirent par acquiescer à notre requête , et envoyèrent aussitôt deux messagers devant eux , apparemment pour prévenir les femmes qui pouvaient se trouver sur notre route.

Les flancs du coteau que nous gravâmes sont assez escarpés , on les a coupés en terrasses horizontales qui parurent cultivées et arrosées avec beaucoup de soin. Arrivés au sommet de la colline , nous nous y assîmes à l'ombre des arbres. Nous découvrîmes une large vallée dont l'aspect était ravissant. Du côté opposé , nous apercevions le grand édifice dont il a été question plus haut , et que nous prenions pour le palais du roi ; nous eûmes beau faire des questions à ce sujet , les mandarins y répondaient toujours d'une manière évasive , et avec une répugnance évidente ; il fallut donc s'abstenir d'en parler.

Nous demeurâmes là près d'une heure , buvant du thé , fumant , et nous amusant beaucoup de l'étonnement des mandarins en allumant leurs pipes avec un verre ardent. Un des vieillards qui les accompagnaient , s'imaginant qu'il y avait là-dessous quelque supercherie , exposa sa main au foyer du verre ; il fut bientôt puni de son in-

crédulité, au grand divertissement de l'assemblée. Nous offrîmes ensuite au mandarin Djirou ce verre, objet de leur curiosité et de leur étonnement. Nous voulions nous concilier sa bienveillance; il ne s'attendait pas à cette marque de notre estime, il la reçut avec de grands témoignages de reconnaissance.

Voyant passer près de nous un homme à cheval, nous avons insinué aux mandarins que cet exercice serait ce qui nous conviendrait le mieux; ils se hâtèrent de tourner la chose en plaisanterie; des tentatives pour varier notre promenade en retournant vers le rivage furent inutiles; quand nous en approchâmes, les mandarins nous invitèrent à prendre part à un festin préparé pour nous dans un temple voisin; les mets furent à peu près les mêmes que ceux du repas précédent; la fête fut gaie et même bruyante.

Au moment de nous rembarquer, nous avons invité, à leur grande satisfaction, Djirou et deux autres mandarins à venir à bord. Le diner était servi, ils firent d'abord des façons pour s'asseoir; après avoir observé en silence la manière dont nous nous servions de nos cuillers pour manger la soupe, ils nous imitèrent sans trop de gaucherie; ils manièrent la fourchette et le couteau avec plus de difficulté, cependant ils finirent par s'en tirer assez bien.

Ils montrèrent dans cette circonstance un sentiment des convenances d'autant plus remarquable, qu'il contrastait jusqu'à un certain point avec notre conduite dans une occasion semblable. Lorsque nous avions diné chez eux, la nature de leurs mets, la forme de leurs plats, leur manière de manger, étaient souvent l'objet de nos plaisanteries; eux, au contraire, ne s'en permirent aucune; ils manifestèrent involontairement de la surprise à la vue de ce qui était nouveau pour eux, puis cherchèrent aussitôt à se conformer à nos usages; ils mangèrent de tout, assaisonnant leurs mets de beaucoup de sel, dont ils admirèrent la finesse et la blancheur; ils burent du vin; comme ils nous témoignaient la crainte qu'il ne les enivrât, nous leur fîmes voir comment l'on pouvait y mêler de l'eau, ils en furent charmés, et usèrent si largement de cet expédient, qu'ils coururent le risque de tomber dans l'inconvénient qu'ils voulaient éviter. En s'embarquant, ils nous régalerent, à notre demande d'une chanson que nous crûmes analogue à la circonstance; mais nous n'en pûmes rien comprendre.

Comme il paraissait que les mandarins ne trouvaient pas mauvais que *l'Alceste* restât mouillée où elle était, l'on décida que *la Lyre* irait seule faire une reconnaissance au nord, le long de la côte de l'île. Quand elle fut partie, les

mandarins arrivèrent très-agités à bord de *l'Alceste*, et demandèrent à M. Maxwell où était allé le petit vaisseau. Il leur répondit qu'ils l'avaient amusé si long-temps en lui refusant la permission de débarquer ses barriques et son grément, qu'il avait dû chercher un autre endroit plus convenable pour radouber son vaisseau. Ce discours lui fit obtenir ce qu'il désirait; on le supplia de ne pas quitter Napakiang; on lui offrit de grands canots pour y déposer tout ce qu'il voudrait, et on lui offrit des magasins à terre pour serrer son grément; enfin, ils lui accordèrent la permission de débarquer avec ses officiers, et d'aller au sommet de la colline, sans être gardés comme la première fois; les matelots purent aller à terre pour laver leurs hardes.

La Lyre ne s'était pas beaucoup éloignée, des récifs de corail l'avaient constamment empêchée de s'approcher de la côte. Quand elle revint, les mandarins s'informèrent avec empressement de ce qu'elle avait vu; on n'eut pas de peine à garder le secret sur le résultat du voyage. Alors ils eurent recours à tous les argumens possibles pour engager le capitaine Hall à ne pas s'éloigner de nouveau; ils prétendirent que la partie du nord de l'île était habitée par des sauvages.

La permission que les Anglais obtinrent de se promener à terre, quoique dans des limites cir-

conscrites, leur donna la facilité de faire quelques observations sur une île si peu connue.

Avant de la quitter, les Anglais reçurent la visite d'un prince du sang, homme très-poli. Ayant manifesté le désir d'être présentés au roi, il leur dit que l'usage du pays s'y opposait, à moins qu'ils ne fussent venus avec une mission expresse de leur souverain. On lui demanda si d'autres étrangers étaient venus à Lieou-kieou, il répondit qu'une vingtaine d'années auparavant, un navire y avait abordé, et qu'il était parti aussitôt sans avoir aucune communication avec les naturels; ce devait être la goëlette dans laquelle le capitaine Broughton avait paru à Napakiang au mois de juillet 1797, après son voyage sur l'île de Tai-pin-san.

Le 28 octobre les Anglais quittèrent la rade de Napakiang, et le 2 novembre suivant, ils arrivèrent à l'embouchure du fleuve de Canton. Le capitaine Maxwell n'ayant pas obtenu la permission de remonter plus haut, se fraya le chemin à coups de canon; le gouvernement chinois s'empressa ensuite de lui accorder tout ce qu'il demandait.

« Les naturels des îles Lieou-kieou, dit le capitaine Hall, sont un peuple très-intéressant, ils paraissent par leurs mœurs et leur état politique, tenir le milieu entre les Chinois et les habitans de l'Archipel asiatique. Ils réunissent les bonnes

qualités de ces peuples, sans avoir leurs défauts ; tout nous a fait croire qu'ils ne connaissent ni les armes, ni l'argent monnayé. Nous n'avons eu qu'à nous louer de leur honnêteté. Admis dans toutes les parties de nos vaisseaux et dans le temple où nous avions serré nos agrès, pendant qu'on radoubait *l'Alceste*, jamais ils n'ont dérobé la moindre chose. Ils sont gais, ils ont le caractère sociable ; ils paraissent timides et naturellement défiants envers les étrangers. »

Si nous en jugeons par ceux avec lesquels nous avons eu des rapports, ils ont des manières aisées ; ils connaissent peu la contrainte et une réserve déplacée. Une de leurs coutumes est assez agréable, c'est de porter avec soin son dîner dans une boîte, et de faire des pique-niques partout où l'on se trouve.

Leur religion est celle de Fo ou Bouddah. La polygamie n'est pas permise chez eux comme à la Chine. Le roi est le seul auquel la loi permette d'avoir des concubines. Les femmes ne sont pas aussi bien traitées qu'on serait porté à le croire d'après la douceur de caractère des hommes et leur façon de penser libérale. Celles des classes supérieures sont à peu près toujours confinées chez elles ; celles des classes inférieures sont chargées des travaux les plus rudes de l'agriculture. Un mandarin nous dit qu'on ne leur permet pas de

se servir d'éventails ; quand les hommes les rencontrent dans la rue, ils ne font pas attention les uns aux autres, quel que soit d'ailleurs le degré de parenté ou d'intimité qui existe entre eux. La persévérance avec laquelle ces insulaires déroberent les femmes à nos regards est vraiment singulière, elle nous fit croire que leur coutume est de les tenir constamment à l'écart.

Nous ne pûmes apprendre que peu de chose sur la littérature de ce peuple. Il paraît qu'il n'a qu'un petit nombre de livres dans sa langue, et que la plupart de ceux qui existent dans l'île sont chinois. Les jeunes gens de familles distinguées sont quelquefois envoyés en Chine pour y recevoir leur éducation.

Quoique nous n'ayons vu chez ces insulaires aucun instrument de musique, ils en connaissent cependant l'usage. La plupart d'entre eux chantent ; nous avons entendu plusieurs airs fort doux et généralement plaintifs ; ils ont aussi des chansons fort gaies.

Suivant ce qu'ils nous ont dit, les étoffes de soie dont ils se vêtissent sont chinoises ; quant aux toiles de coton, elles sont faites chez eux et dans les îles voisines. Les dessins n'en sont pas dépourvus de goût. Nous n'avons pas vu de métiers à tisser, ce qui n'est pas surprenant, puisque nous ne sommes entrés que dans un petit

nombre de maisons. Les pièces de toile de coton ont trente-six pieds de long, et seulement quatorze pouces de large. Les pipes et les éventails sont faits à Lieou-kieou ainsi que les urnes funéraires. Il y en a une manufacture à Napakiang, d'où elles sont expédiées à Ounting et dans d'autres parties de l'île. Quelques-unes des poches que les mandarins portaient à la main étaient de drap qui, disaient-ils, venait de Chine, il ressemblait au notre. Nous ne pûmes savoir quelles sont les marchandises qu'ils envoient en Chine en échange des soies; le soufre et l'étain, qui sont des produits de ces îles, suivant ce que l'on nous a assuré, en font peut-être partie. Quoi qu'il en soit, le nombre de jonques qui entrent continuellement dans le port et qui en sortent, nous fait croire qu'ils font un commerce quelconque; mais nos questions sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, quoique souvent réitérées, restèrent sans réponse satisfaisante, ce qui venait probablement plutôt de la difficulté de nous faire comprendre que d'un dessein de ne pas nous donner les renseignements que nous aurions désirés; car ils parlaient librement de tout, excepté de ce qui concernait le roi et la famille royale.

Nous ne pouvons rien dire de bien instructif sur la population. Les insulaires ont toujours argué de leur ignorance sur ce point; nous n'avons

aucune donnée positive, nos évaluations n'auraient donc pu être que fort inexactes. Bornons-nous donc à parler de ce que nous avons observé. Depuis la pointe méridionale de l'île jusqu'à Napakiang, c'est-à-dire sur une étendue de près de dix-huit milles, le pays est très-bien cultivé, et presque entièrement couvert de villages. Il en est de même autour du port d'Ounting. Au contraire, dans les cantons du nord, du nord-est et de l'est, la population est moins considérable, et il y a plus de terres en friche. Nous n'avons aperçu aucun indice de pauvreté ou d'infortune; tous les insulaires que nous avons rencontrés paraissaient contents et heureux; il n'y en avait pas de difformes, ni qui eussent l'air affligés de maladie; quelques-uns seulement étaient marqués de la petite vérole.

La manière de cultiver la terre est bien entendue, et ressemble à celle des Chinois, notamment pour les engrais et l'irrigation; celle-ci a lieu particulièrement pour les cannes à sucre; on récolte en outre du tabac, du froment, du riz, du maïs, du millet, des patates, et beaucoup d'autres végétaux. Les champs, soigneusement disposés en carrés, sont entourés de sentiers commodes sur les berges élevées qui les environnent. Le bambou et le rotin croissent à une hauteur considérable sur les coteaux et autour des

villages. Le pin est l'arbre le plus remarquable, il y devient très-grand et très-gros; ce que nous avons supposé en voyant des canots construits avec des planches qui avaient plusieurs pieds de large. En plusieurs endroits nous avons aperçu des pipales ou figuiers des Banians; le plus beau ombrageait le petit temple de Napakiang; nous ne pûmes apprendre si de même que dans l'Inde cet arbre est regardé comme sacré.

Les bœufs qui sont noirs et d'une petite race, sont exclusivement réservés pour l'agriculture. Les chevaux sont également petits, les insulaires s'en servent pour les monter, ils aiment beaucoup cet exercice; ils les emploient aussi à porter des fardeaux; nous n'avons vu aucune espèce de voitures; les chemins sont nombreux, ils ont de six à dix pieds de large et sont bien entretenus. La principale nourriture des insulaires consiste en cochons, chèvres, volailles, riz, et une grande diversité de plantes potagères.

COCHINCHINE.

L'AMBASSADE anglaise qui en 1792 alla en Chine, relâcha le 25 mai dans la baie de Touron sur la côte de la Cochinchine.

« En partant de Batavia, dit M. Barrow, nous étions restés sous l'équateur plus long-temps que nous ne l'aurions voulu, car la santé de l'équipage en souffrit beaucoup. S'il avait été en notre pouvoir de le faire, nous aurions quitté avec grand plaisir les côtes basses et marécageuses de Sumatra, et en même temps le détroit de Banca dans lequel nous nous étions engagés. Nous ne fûmes donc pas trop fâchés, après une vaine tentative pour mouiller dans une baie de Poulo-linghin, située précisément sous la ligne, nous ne fûmes pas trop fâchés de la dépasser; car on dit que la chaleur y est excessive. »

Comme nous ne pouvions compter sur les moussons favorables, et que l'état de nos malades nous forçait de descendre à terre, on jeta l'ancre dans une baie spacieuse de la côte orientale de Poulo-Condor. La vue de nos grands vaisseaux causa une telle frayeur aux habitans, qu'ils